



Mémoire de guerre d'une famille de **LEPUIX**



1944-1945
Abbé A. Colez

©HistolepuiX.fr

Chapitre I

=====

RESISTANCE ET GESTAPO

11 Novembre 1945... Tandis que le glas vient de se taire, après avoir jeté à tous les échos sa voix triste et grave ; nous rappelant le souvenir de nos vaillants défenseurs de 1914 auquel s'ajoute hélas celui des martyrs de cette seconde guerre qu'il nous est permis d'honorer après cinq années de silence, je me prends en cette calme soirée familiale, à évoquer le passé lointain déjà, si proche pourtant par l'empreinte qu'il a laissée dans nos cœurs !

C'est 1938 !... MUNICH !...1939 !... La déclaration de cette drôle de guerre, dont les dix premiers mois d'inaction nous laisseront désemparés quand la menace d'invasion se précisera en Mai 1940 !

Puis, c'est la ruée de l'ennemi dans toute la FRANCE pas un hameau qui ne subisse le sort de la guerre et sa défaite. Je revois notre beau petit pays au pied du Ballon d'Alsace, préparant fiévreusement sa défense, les ponts sautent, les barricades se dressent activement à l'entrée du village où une quarantaine de "Corps Francs" veulent lutter à tout prix, ce Christ prodigieusement épargné lors de l'explosion du grand pont ne leur dit-il pas du milieu des ruines d'espérer encore ?

Hélas nous les avons retrouvés nos petits soldats, quand, après trois jours de combats il nous fut permis de relever les morts, vingt d'entre eux dorment dans notre cimetière, frères dans la mort comme dans le combat je les ai vus au matin du 21 Juin dans une salle de classe où un défilé ininterrompu d'hommes et de femmes était venu saluer ces martyrs et honorer en eux toutes les autres victimes de cette triste débâcle. L'angoisse étreignait tous les cœurs, car chaque famille comptait un ou plusieurs absents.

Qu'étaient-ils devenus ? Peut-être eux aussi avaient ils les yeux clos pour toujours ? A moins que la chance aidant, ils aient pu gagner quelque lointaine contrée ?

Le 25 Juin, une nouvelle circule, l'armistice serait signé ! Serait-ce possible ?... La voix du Maréchal Pétain se fait entendre par radio " Faites cesser cet écoulement de sang ! ". Une déchirante Marseillaise achève de briser tous les cœurs, la FRANCE aurait donc perdu la guerre

Le canon se tait de l'autre côté des Vosges où hier encore la bataille faisait rage. Le calme après la tempête.

C'est alors l'occupation partielle de notre patrie, qui sera bientôt suivie de celle de tout le pays, car l'Allemagne comme toujours faisant bon marché des traités d'armistice devra violer la ligne de démarcation. Aucune contrée ne sera épargnée, le plus petit village vivra désormais sous la botte allemande.

Le Français ne peut supporter pareille honte ! malgré le malheur qui frappe la Patrie, il ne veut croire à sa mort. C'est alors qu'une voix nous arrive par les ondes, à la recherche desquelles tous les possesseurs de postes de T.S.F. s'empressent chaque jour clandestinement. C'est le Général De Gaulle qui nous crie par-delà la Manche " La France a perdu une bataille mais elle n'a pas perdu la guerre " que chaque citoyen travaille selon ses moyens au grand jour de la revanche !

Se peut-il que la France se relève ? Qu'elle revoie les journées de gloire mais comment juste ciel, débarrasser un ennemi qui a pris racine, semble-t-il et règne en maître dans nos plus petites bourgades ? N'a-t-il pas pris possession de nos plus beaux édifices ? ... Ne vide-t-il pas nos plus beaux magasins ? Je revois ce feldwebel crâneur déclarer dans un magasin de Belfort où j'attendais mon tour d'être servie " Fini pour Française les bas de soie ! pour dames allemandes maintenant." Un fou-rire passe dans l'assemblée car la dame allemande offrant son pied à l'essayage présentait plutôt une patte assez velue, que l'élégant membre inférieur d'une charmante Belfortaine.

Cependant, chaque jour Londres nous dit : " Résistez ! Prenez courage nous arrivons ! Pendant de longs mois nous devons entendre ces paroles. Rien ne vient pourtant nous délivrer, l'ennemi se fait chaque jour plus exigeant, il faut lui donner la plus grande partie de notre production. Ce que chaque maison possède de l'armée française doit être remis sous peine des pires sanctions, on obéit plus ou moins. Chose étrange, les chasseurs ne trouvèrent que des vieux fusils à remettre à la mairie, un léger sourire effleure les lèvres en déposant ses armes, soyez tranquille messieurs les boches, le reste est bien caché !... Comment aurais-je pu rendre le fusil de chasse de mon Mari puisqu'il avait aidé à la défense de Lepuix ?

Je devais le retrouver plus tard, un soldat français l'ayant abandonné avant de se rendre ou.... de mourir !

Je détenais un magasin militaire important, le livrerai- je ? Mille fois non et malgré les risques, il est livré en grand complet à la Croix Rouge de Belfort et sera réparti entre nos prisonniers dont nous avons pu juger de l'état lamentable dans les deux mille que nous avons dû héberger une nuit dans notre église et à l'usine du pont, quel triste souvenir !

Mon Mari aurait-il lui aussi cette honte ? Ces pauvres hommes, abandonnés de leurs chefs, parqués tel des troupeaux dans des camps surveillés par des allemands ? Le 14 Juillet m'apporte un grand espoir, une lettre venue d'Ariège m'annonce qu'Eugène est sauvé et le 8 Août nous avons l'immense bonheur d'accueillir le rescapé de cette débâcle. Les jours nous sembleront moins triste puisque toute la famille est au complet, un chant d'actions de grâce monte jusqu'au ciel qui a voulu nous réunir.

Mais Laval collabore étroitement avec l'occupant, il lui donne des hommes qui, sous l'excuse de la relève vont travailler en Allemagne et y

fabriquer horreur ! des armes destinées à tuer leurs frères échappés de l'enfer de Dunkerque et qui préparent la revanche en Angleterre,

Puis un beau matin de Juin, quelle n'est pas notre surprise d'apprendre par la Suisse, puis confirmée par Londres la grande nouvelle !

Nos Amis ont débarqué dans la presqu'île du Cotentin... Enfin est le mot qui s'échappe de toutes les bouches. Ce 6 JUIN restera toujours dans les mémoires, il nous apportait tant d'espoir ! La joie renaît le caractère du Français réapparaît, c'est à peine si on peut se retenir de sourire devant nos occupants qui ne nargueront plus longtemps. Que de grimaces derrière le dos des beaux officiers !... Les galéjades vont bon train " C'est técha le tépâcle " clame le Belfortain railleur.

Tandis que la bataille fait rage en Normandie, la résistance merveilleusement organisée dans le secret, se met au travail, elle renseigne les alliés sur les positions ennemies, fait sauter les dépôts de munitions, coule les péniches, vole des armes aux allemands, en un mot, prépare l'arrivée des libérateurs. A cette évocation, je ne puis oublier un petit gars du pays passé maître dans l'art de saboter le matériel qui sert aux allemands et si la Croix de Guerre brille sur la poitrine d'Albert DEMEUSY, elle était méritée depuis longtemps. Tout cela ne va pas cependant sans exciter les boches, oui chaque jour deviennent plus hargneux, font des arrestations en masse, fusillent, exercent des représailles sur les populations affolées. Lepuix semble épargné et n'aura à déplorer que l'arrestation d'Albert TOURTET, lâchement dénoncé par un Français.

PARIS est pris par la division Leclerc après une lutte courageuse et acharnée menée par la population parisienne, l'avance se précise et atteindra bientôt notre région, le canon se fait entendre dans le lointain.

C'est alors au tour des groupements de résistance de nos pays de se préparer. Le groupe de Lomont fait du beau travail et aura sa page de gloire dans l'histoire. Belfort doit rejoindre le maquis de la Haute Planche et des Belles-Filles, situé au-dessus de notre village ; l'heure du ralliement lui sera donné en temps opportun, que chaque partisan se tienne prêt, équipement et vivres seront déposés d'avance dans un lieu sûr, où le moment venu chaque propriétaire prendra livraison de son sac. Vers le 10 Août nous sommes sollicités pour recevoir ce précieux dépôt, dont nous devons savoir plus tard la destination. Pour le moment, il n'est question que de sacs de camping entreposés par de jeunes scouts désirant séjourner dans notre région.

5 Septembre !... Le soir tombe lentement sur la vallée qu'un fin brouillard recouvre d'un voile léger.

Par petits groupes, quinze Belfortains se présentent à nous et nous font connaître qu'ils ont l'ordre d'attendre leurs chefs dans notre demeure d'où ils partiront vers le lieu de ralliement.

Au Maquis !

Heureux d'accueillir ces maquisards nous leur offrons la plus large hospitalité, comme il y a peu d'allemands au pays, ce geste nous est facile et ne nous paraît pas compromettant. Le chef est en retard et la nuit est tombée depuis longtemps sans amener la visite attendue. Ces hommes ne peuvent s'aventurer seuls en forêt ne connaissant pas le point exact de leur camp. Leur embarras croît avec la nuit qui est maintenant profonde. Comprenant leur ennui, nous installons de notre mieux ces gens qui décident de partir au petit jour espérant toujours voir arriver leurs chefs.

A 6 heures du matin un café chaud réconforte nos hommes qui ont passé une nuit assez angoissante. (Est-ce un pressentiment ?). Huit heures ont sonné toujours pas de chefs et ces hommes sont toujours là, trompant leur impatience par des allées et venues qui paraissent anormales à nos occupants dont un détachement est venu s'installer dans la nuit à l'école toute proche... Coïncidence ? Une sentinelle fait le guet, de la cour de l'école, tandis que sans doute, ses camarades sont allés prévenir leurs chefs de ces faits qui leur paraissent anormaux. Une voisine affalée m'apprend toutes ces choses en quelques mots. Pressentant un malheur, je prévient les hommes, leur conseillant de fuir coûte que coûte. Un regard sur la rue m'indique qu'il est trop tard pour agir de ce côté. Tentons la chance ailleurs, il faut faire vite et sauver cette jeunesse qui a placé sa confiance en nous.

Tandis que les boches cernent la maison du côté de la rue, une échelle est placée à la hâte contre le mur d'un atelier et c'est par le toit que nous sauvons ce petit groupe de patriotes.

Une sentinelle, mitrailleuse en mains, survient tandis que le dernier homme s'engage sur le toit. Va-t-elle tirer ? Les cœurs battent car c'est un prêtre qui en ce moment tente l'escalade, respect ?... Crainte ?... Ou bonne volonté ?... Le coup attendu ne part pas... Nos hommes sont sauvés... Plus tard j'assisterai à la violente admonestation du chef qui reprochera son peu de cran au trop obligeant soldat du Reich. Que de claquements de talons, au garde à vous ?... Que de " Ya Capitaine, de Heil " qui me donneraient une belle envie de rire si l'heure n'était aussi grave. La présence des sacs retirés de leur cachette et disséminés un peu partout dans notre cour est compromettante et puisque nous avons sauvé leurs propriétaires, tentons de leur faire suivre le même chemin. Ils sont alors jetés par-dessus le toit, de l'autre côté du mur de notre propriété, tandis que les boches s'affairent ailleurs, courant après les Français qui sont sans doute déjà loin. Jean, mon fils aîné les reçoit de l'autre côté du mur et les place en lieu sûr dans une maison voisine, où une courageuse Belfortaine devra les retrouver plus tard et les enlever à la barbe des sentinelles qui gardent le quartier. Ce travail allait être achevé, il ne restait plus que quatre sacs importants à passer, quand une sentinelle qui était allée au renfort revint, nous interdisant de toucher à ces sacs désormais en la possession allemande.

Je réalise alors dans, quel guêpier nous nous sommes placés, mais heureuse quand même d'avoir aidé de notre faible pouvoir ce détachement de la Résistance, qui, il faut bien le dire, nous doit la vie !...

C'est alors mon arrestation avec tout le déploiement connu pour terroriser les victimes de la Gestapo. Vers 9 heures les officiers que les soldats sont allés chercher à Giromagny arrivent et m'emmènent dans notre salle à manger pour m'y faire subir un interrogatoire tandis que du haut en bas de la maison une perquisition en règle s'organise. Je vois encore ce superbe officier, à l'air suffisant s'approcher de moi la main levée pour une gifle qui s'annonce magistrale et il me dit avec un fort accent allemand " N'avez-vous jamais été battue ? Je réponds négativement, pas trop rassurée au fond de moi-même sur l'issue de cet entretien, bah ! à la grâce de Dieu ! Mon étroite personne est-elle cause de quelque pitié ? La main retombe sans esquisser le geste attendu, deux sentinelles m'entourent et c'est face aux terribles mitraillettes et aux révolvers que je dois répondre aux questions qui me sont posées

"Quels sont ces hommes qui étaient ici tout à l'heure ?

- Je ne les connais pas, mais je suppose que c'est un patronage en promenade avec ses abbés. "

- Pourquoi sont-ils chez vous ?

La pluie s'étant mise à tomber, ils ne sont abrités quelques minutes

- Vous mentez, ces hommes sont chez vous depuis hier soir, vous leur avez fait à manger !

- Cela est faux !

- En tous cas vous avez servi à déjeuner ce matin !

Je ne réponds plus. C'est alors qu'un civil qui accompagnait les officiers se plaçant à ma droite me dit :

- Voulez-vous que je vous dise quels sont ces hommes ? Des membres de la résistance qui sont venus prendre possession de leurs sacs qu'un camion de Belfort a entreposé dans votre garage.

Une telle déclaration me bouleverse car elle correspond en tous points à la réalité. Nous avons donc été trahis ? Par qui ? Qu'importe, il est inutile de nier plus longtemps d'autant plus que la suite de l'interrogatoire n'est qu'un long exposé de tout ce qui s'est passé chez nous depuis l'arrivée du fameux camion, nos ennemis sont donc bien renseignés, il faut alors tâcher de tirer parti de la situation et veiller à ne pas se couper.

L'officier me questionne alors sur tous les membres de ma famille sur les amis que j'ai reçus dernièrement et qu'il ne semble pas tenir en haute

estime, étant parfaitement renseignés sur les faits et gestes de l'un d'eux, expulsé d'Alsace et devait me paraître suspect par la suite de l'interrogatoire.

Revenant à la question des sacs, les allemands m'accompagnent au réduit où ils étaient cachés et ouvrent en ma présence ceux que nous n'avons pu sauver. Qu'elle n'est pas ma stupéfaction de constater dans l'un d'eux une tenue de commandant et dans l'autre la hampe du drapeau cravatée des couleurs françaises et portent l'inscription F.F.I. tandis que des brassards tricolores sont exhibés des autres sacs. Le flagrant délit est là, il faut agir au plus vite et saisir la première occasion pour prévenir le MAQUIS. Elle m'est donnée plus tard par un officier qui me prévient de ce qui m'attend, si je ne me conforme pas à ses ordres, et me promet des représailles ; hélas ! je l'ai trop bien compris dès le début de cette aventure.

Comme un fait exprès un avion vient de parachuter des hommes dans la région, les boches s'en aperçoivent et, tandis que les mitrailleuses égrènent quelques chapelets au hasard dans les champs, les officiers s'énervent et deviennent plus sévères.

C'est alors le pillage en règle de notre maison, si ordonnée le matin encore et où ma prévoyance avait accumulé de précieuses conserves en vue de l'hiver et des événements qui se préparaient. J'assiste écœurée mais avec fierté à cette mise à sac de ma demeure. Je les vois ces pillards, se jetant tels des rapaces affamés sur tout ce qui tombe sous leurs mains.

Tout leur est bon, vivres vêtements, objets précieux ou non qui formaient notre hôte si accueillant et si familier. Tout cela pour avoir rendu service.

Je dis seulement à une brute qui emportait les conserves de fruits destinées à mes enfants : Il y a quatre enfants dans cette maison !

- Ya Ya, terroristes m'est-il répondu !

Faisons-en le sacrifice. Ne plus rien dire et agir au plus vite. Cette occasion m'est donnée par un ordre du commandant qui me dit, regardant sa montre : " Dix minutes pour me ramener votre ami qui est agent de renseignements. Si dans dix minutes vous n'êtes pas rentrée nous mettons le feu à la maison, quant à vous.... " J'ai compris et je pars aux renseignements avant d'engager une action. Je voudrais avant tout retrouver notre ami dont la disparition subite ce matin est quand même troublante. Je tiens à m'entretenir avec lui avant de continuer la tâche que je me suis imposée ; on l'a vu entrer dans une maison qu'il fréquentait habituellement je saurai donc l'y trouver, dès que j'aurai des nouvelles précises sur les jeunes gens sauvés tout à l'heure.

Tous ont pu rejoindre la forêt malgré la vaine poursuite de leurs ennemis, me voilà rassurée à ce sujet. Curieuse de voir ce qui se passe à la maison, voulant ainsi prévenir les parents des représailles possibles et

me munir de quelques argent, je reviens sur mes pas et je profite du branle-bas général pour passer à peu près inaperçue, à un allemand qui me reconnaît je dis que j'attends des renseignements sur notre ami et tandis qu'il s'affaire à la recherche des gants de son chef, je disparais cette fois définitivement après avoir recommandé mes enfants à ma filleule Jacqueline dont le dévouement est sans égal volant aux pillards ce qu'ils ne peuvent emporter et laissent pour un prochain voyage, elle peut ainsi sauver quelques vêtements d'hiver.

Un mot à ma mère affolée par tant d'émotions vécues en un si court moment et je pars vers une nouvelle destinée sans dire adieu à mes enfants qui ont été bien délaissés en cette mémorable matinée. Qu'est devenu mon petit Roland, se doute-t-il de ce qui se passe en ce moment ? Tandis qu'il tourne inlassablement des disques, dans le fond de la cour sur un vieux phono que son papa lui abandonna quelques jours plus tôt. Son plus gros chagrin d'enfant sera probablement celui que lui causa le vol de son jouet préféré par ceux qui sont désormais les hôtes de cette maison.

J'entreprends bien fatiguée déjà par tant de tourments l'ascension de la montagne, à la recherche du Maquis et de notre ami, qui pressentant un danger s'est enfui en forêt, je ne le reverrai que huit jours plus tard, prisonnier de la résistance qui le soupçonne d'indiscrétions. Je me mets donc en quête des hommes sauvés le matin. Arrivant au refuge de la Haute-Planche, je rencontre deux fugitifs sauvés le matin, je leur crie le danger de demeurer en cet endroit, connu des Allemands, qui y découvrirent quatre réfractaires de Giromagny, premières victoires de l'infâme Gestapo et premiers fusillés de notre canton.

Après des recherches à travers bois, j'arrive à retrouver tout le groupe et le met au courant de ce qui se passe au village, la plus grande prudence doit être observée ; le lendemain je reviendrai au camp afin d'y rencontrer le Commandant dont on attend l'arrivée. Je décide de passer la nuit dans une ferme de la montagne, mais les heures succèdent aux heures à la vieille pendule qui sonne sans marquer pour moi celle du sommeil qui va m'abandonner durant de longues nuits. Au petit jour je suis debout, continuellement en alerte, excédée par tous les bruits de la forêt auxquels je ne suis pas habituée, un oiseau qui saute de branche en branche, une poire qui tombe d'un arbre, tout m'est suspect et je ne me sens tranquille qu'au fond des bois, malgré une pluie diluvienne qui ne nous épargnera pas de longs mois.

Accompagnée d'une amie, "Angèle Raffenne ", agent de renseignements, du maquis qui m'offre généreusement l'hospitalité de la nuit, j'arrive au poste du Commandant Dufay qui m'accueille avec gratitude, ayant appris notre odyssée de la bouche de ses hommes enfin rejoints.

Il entend ma déposition, des mesures de surveillance, vont être prises. Quant à moi il m'est recommandé de ne pas retourner à la maison où le pire doit m'attendre. Le moins que je puisse avoir, affirme cet officier est la déportation à Schirmeck (les autres camps d'extermination nous

étaient encore inconnus), Je rends grâce aujourd'hui à la providence, de sa merveilleuse protection, ainsi qu'à la mémoire du Commandant Dufay dont le sage conseil a décidé de ma destinée.

Je n'ai pas revu mes enfants perdus de vue au cours des péripéties de la veille, pas plus que leur père, échappé à temps lui aussi et qui se cache à Giromagny. Retourner dans les fermes est impossible de jour toutes les routes menant en forêt sont gardées, les ordres les plus stricts sont donnés aux habitants de Lepuix qui vont vivre dans la terreur pendant les semaines les séparant de la Liberté. Tous les hommes se doivent se rendre à l'appel chaque matin, et au travail pour creuser les tranchées. Quiconque ne se présente pas est considéré comme réfractaire et terroriste et les représailles sont promises aux familles qui ne se conformeront pas aux ordres, quatorze d'entre eux sont suspectés, leurs enfants ne s'étant pas présentés, les parents sont enfermés à l'école où durant trois jours ils seront en but à l'inquiétude et eux questionnaires de la Gestapo qui ne ménage pas ses menaces tandis que le sinistre Grauss, un Alsacien venu au village en 1940, rode autour de ces malheureux, quêtant des renseignements qu'il vendra aux allemands? Mes parents et mon petit Roland font partie de ces malheureux détenus qui ne subissent pourtant pas de mauvais traitements.

Mon fils Jean n'étant pas à la maison en ce jour d'arrestations m'a pas été emmené, il erre par le village, ne faisant que de rares apparitions dans notre foyer devenu dangereux, son chagrin est grand de ne plus y trouver que des ennemis installés en maîtres dans notre ménage ; il devra nous rejoindre au Maquis quelques jours plus tard et partager avec ses parents privations et souffrances. Ma fille Simone s'est sauvée à temps elle aussi dans une maison amie, elle attendra notre retour qu'elle trouvera bien long à venir ; mais n'a-t-elle pas trouvé une seconde famille chez ces braves gens qui l'accueillent comme leur enfant, malgré le danger qu'ils courent ?

Et mon petit Roland ? Son jeune âge est insouciant, d'ailleurs son cœur l'avertit qu'il reverra bientôt ses chers parents qui reviendront.

Quant à mon filleul Bernard, accueilli dans notre foyer à la déclaration de guerre, après la mort de sa maman, il se fait le plus sage possible, ne quitte guère l'appartement de mes parents où les boches l'ont laissé avec ma filleule, de la fenêtre il observe nos occupants et leurs allées et venues. En Octobre il aura le grand chagrin de quitter notre pays pour aller en Suisse goûter une plus grande sécurité et y connaître aussi hélas, le caractère d'étrangers plus avides de travail que de caresses,

Cependant les journées passent sans amener au village mon retour attendu des allemands, ils décident donc de prendre des otages dans la famille, mes vieux parents sont tout indiqués et pour donner plus de portée à ce geste, ils emmènent mon Roland dont les deux ans ne comprennent pas pourquoi tout ce monde pleure sur leur passage, tandis que les sentinelles les escortent à Giromagny. Mais Dieu veillera sur ces innocents

et six jours après leur détention ils reverront leur petit ménage et y attendront dûment surveillés que l'avance alliés les délivre et leur rende ceux qui manquent encore à l'appel.

Pendant ce temps la vie de maquisards s'organise pour nous. Errant seule en forêt, sous une pluie battante au lendemain des décisions prises au P.C. je fais la rencontre d'un client et ami qui se cache depuis huit mois, premier résistant du pays.

"Louis Prévot" apprend notre malheur et veut m'aider de son mieux. Tel un grand frère, il m'installe dans ce qui fut son logis depuis des mois : une légère anfractuosité dans les roches, voilà son domaine.

Depuis de longs jours il y prépare la revanche et accumule sous les rochers provisions de guerre et armes.

Recherché en vain par la Gestapo qui brulera sa maison sans souci des ménages voisins qui seront sans abri pour l'hiver.

Fifest son surnom, il me fait du feu, me couvre de sa couverture et part à la recherche de mon mari que sa sœur me ramènera quelques heures plus tard.

Notre première semaine s'écoule dans le calme des bois, les nouvelles de l'avance sont bonnes, Vesoul est sur le point de tomber et sera délivré le 14 Septembre. Plus que quatre ou cinq jours me dit le Commandant que nous voyons souvent.

Le Maquis est désormais organisé, tel un village de nomades, de superbes tente se dressent dans les clairières où la vie est active, sous les sous-bois magnifiques nous visitons les hôtes des forêts et sans les sentinelles qui veillent sur les sentiers, on se croirait en pleine fête foraine. Rien ne manque à cette vie de camp, pas même la boucherie tenue par Dédé Groff dont les nombreux exploits pour ravitailler son monde ne se comptent plus.

Pourrait-on oublier la rafle effectuée une belle nuit dans la basse-cour et le clapier d'une certaine mère Mathieu arrêtée par la même occasion afin de mettre fin à ses indiscrétions. Que se passe-t-il pourtant en Haute-Saône ? Les coups de canon s'espacent, il semble qu'un certain calme règne par-delà les montagnes Cela devient inquiétant et un beau jour nous apprenons que l'avance alliée est stoppée aux abords de Champagny-Ronchamp. Une grande déception nous envahit. Nous voilà donc encore sous la botte allemande S.S. puis les Russes prennent position dans le village, commandent et pillent sans pitié. Par bonheur cependant aucun otage n'est gardé, et chaque foyer se confie chez lui. Le temps désastreux rend difficile le séjour en forêt, le voisinage du Maquis devient dangereux car les S.S. proposent de faire un engagement.

Prévenu à temps le maquis agit vite et prépare sa défense, laissant le donc à ce soin et ne risquons pas de gêner ses préparatifs de guerre.

Les fermes de la Gonfle étant suspectées d'aide aux réfractaires s'attendent elles aussi à une visite des S.S. Nous nous installons donc à proximité d'elles ; mais sous le bois où nous construisons un abri fait de branches d'arbres dont l'inconfort et le peu d'imperméabilité ne nous permettent pas de demeurer bien longtemps dans cette nouvelle cachette.

Le 14 Septembre nous décidons donc de changer de montagne après un regard attendri sur ces lieux qui ne nous ont guère donné de quiétude, nous disons un émouvant adieu à cette forêt, qui nous fût quand-même accueillante. Dirigeant mes yeux vers la Haute-Planche, j'envoie une dernière pensée à ces hommes qui fiévreusement se préparent à la lutte. Les reverrons nous jamais ? Nous avons pu prendre une grande leçon de solidarité et d'abnégation auprès de nos concitoyens, l'un se gênant pour aider l'autre. Je ne reverrai plus nos braves compagnons de misère qu'à la libération. Deux d'entre eux manqueront à l'appel, " Monsieur Chauchot et le fils Thevenot " avec qui je passais une inoubliable matinée, hélas on devrait les retrouver dans le charnier de Banvillars

C'est encore avec une profonde émotion que nous faisons nos adieux aux "Braves fermiers qui se sont dévoués à tous ceux qui frappent à leur porte, Ferme COLIN, toujours accueillante aux passants, réfractaires, ou évadés, trouvèrent le gîte et le couvert sous votre toit.

C'est encore la simplicité si aimable des Dames Dèmeusy dont les maris sont prisonniers en Allemagne et qui peinent dur pour maintenir la ferme. Ce qui ne les empêche pas de porter secours aux prisonniers Anglais et Algériens cachés dans la forêt proche. Qui dira le nombre de marmites de pommes de terre qui ont été distribuées par les soins de ces braves gens !

C'est enfin l'inoubliable maison Raffenne, qui vit passer d'innombrables défilés de fuyards ou de résistants venus solliciter leur aide. Chaque soir voyait l'hébergement d'une quarantaine d'hommes qu'il fallait nourrir, réchauffer et soigner. Puis le petit jour guidait ceux qui voulaient rejoindre les lignes alliées et cela sans aucune rétribution, simplement pour la France. Que de soucis pour cette brave mère Raffenne si petite au milieu de tout ce monde. Du danger elle ne se soucie pas, il faut faire son devoir, puis à la grâce de Dieu ! Les alertes ne manquaient pourtant pas, et je sais les nuits d'atroce angoisse, j'entends encore certain coup de Klaxon rompant le silence de la nuit et mettant sur le qui-vive toute la population de la forêt. C'est alors le dégagement rapide dans l'obscurité profonde, le réveil des Algériens profondément endormis et le défilé sous les grands arbres qui nous abriteront jusqu'au jour, (que fait Angèle pendant ce temps ? Elle se dévoue à tous, puis lorsque la lune se lève, elle part à sa mission aussi simplement que pour une promenade. Il semble qu'elle connaisse chaque pierre du sentier, car on n'entend pas son pied chaussé de minces sandales. La voilà au P.C. fournissant les

renseignements demandés, prenant connaissance des messages à transmettre au-delà des lignes qu'elle franchit souvent.

Une splendide citation et une croix de guerre sont la digne récompense de sa belle conduite, mais au fond des cœurs amis demeure une chose plus précieuse, la reconnaissance...

Braves gens du village qui croyez avoir souffert, avez-vous songé parfois l'activité de la montagne en ces terribles journées ?

Lorsque frileusement pelotonnée au creux de vos lits, rêviez—vous parfois à ceux qui dormaient ou veillaient à la belle étoile ou sous une pluie battante attendant votre libération pour laquelle aucun sacrifice n'était trop grand !

Devant une table bien garnie, aviez-vous idée des privations de ces hommes qui risquaient leur vie à la recherche d'un ravitaillement souvent insuffisant. Tandis que vous aviez régulièrement vos tickets de pain ces réfractaires dont nous étions du nombre n'avaient que ce que les fermiers partageaient avec eux ou ce qu'ils recevaient était prélevé sur la part de leur famille, parfois même de leurs enfants.

Jeannot à douze ans se vit refuser tous ses tickets d'alimentation parce que ses parents aidèrent des Français voilà qui est un honneur pour la municipalité de l'époque.

Ne nous attardons pas en vains regrets ou reproches, à l'heure du départ, nous quittons ces lieux que nous aimons malgré tout, pour nous, proscrits cherchons ailleurs plus de sécurité.

Chapitre II

=====

LA TANIÈRE ENFUMÉE

Nous voilà donc partis à l'aventure, sans but précis, tel le gibier traqué par les chasseurs à la recherche d'un gîte sûr.

Sans souci de l'averse qui nous transperce jusqu'aux os, nous avançons, descendant une montagne pour en remonter une autre car il faut faire un long détour afin de passer inaperçus de nos ennemis et même de nos compatriotes dont il faut craindre les indiscretions.

Après quatre heures d'une telle excursion, franchissant ronces et torrents, nous arrivons harassés aux premières fermes de la " Côte ", la nuit va venir et en notre état nous ne pouvons aller plus loin ce soir. Risquons de demander l'hospitalité de la nuit dans une des maisons qui nous sont connues.

Voudront-ils de nous ces gens qui nous souriaient encore il y a huit jours et qui étaient nos clients ? C'est à la maison Lindecker que mon Mari décide de frapper, j'avoue que c'est avec appréhension que je le suis car ne dit-on pas que la jeune fille est liée d'amitié avec les Allemands ?

Songeant que notre destinée se joue en ce moment je ne veux pas contrarier le chef de notre petite Caravane et c'est le cœur battant que j'accède à son désir, continuant de prononcer en moi-même le Fiat si souvent répété depuis une semaine. Et puis il vient un moment, ou, las de souffrir on accepterait le pire sans lutter ; j'étais arrivée à ce point et ne pouvais même plus émettre un désir !

C'est avec de grands yeux d'étonnement que cette brave famille d'alsaciens nous accueille, les larmes s'échappent des yeux de la maman en voyant dans quel état nous nous trouvons, que de pitié dans son regard et avec quel empressement elle fait sécher nos vêtements, me donne ceux de sa fille présente elle aussi et dont se devine l'émotion. Un café chaud nous remet et la douce chaleur de cette cuisine nous met du baume au cœur. Nous passons ainsi une heure qui nous paraît délicieuse, il faut pourtant poser la grosse question de la nuit ! La terreur se lit dans les yeux de ces braves gens qui, craignant d'être découverts ne peuvent nous donner asile, " Nous seront fusillés si nous vous hébergeons ! ".

Nous voilà donc vraiment traités en proscrits ! et cela, au nom de la résistance. Nous ne pouvons cependant pas passer la nuit sous la pluie diluvienne ! Eugène se souvient qu'une cabane doit se trouver dans les parages, mais n'en connaît pas l'emplacement.

Questionnant notre hôte à ce sujet, Monsieur Lindecker répond qu'effectivement il existe une cabane en forêt, qui sert de refuge à des touristes Belfortains prisonniers en Allemagne. Nous décidons de nous rendre en ce lieu et Monsieur Lindecker nous servant de guide nous conduit en cette demeure ignorée de la population du village.

Nouvelle ascension de la montagne et cette heure nous paraît interminable, nous voilà en plein cœur de la forêt à mille mètres d'altitude et la nuit va tomber quand nous poussons la petite porte de la " Tanière Enfumée ", ainsi que l'a baptisée son propriétaire. Sa situation au plus profond des bois en fait un abri sûr et nous décidons de demeurer quelques temps dans cet asile espérant toujours que les événements se précipiteront et nous rendront notre liberté.

Montée en rondins, et recouverte de papier goudronné, tel nous apparaît cet ermitage que n'aurait pas dédaigné quelque âme amoureuse de calme et de recueillement, le tour du propriétaire est vite fait, une table entourée de deux bancs rustiques, un fourneau fendu qui pour le moment abrite un nid de rats composent le logis qu'éclaire une étroite fenêtre distribuant parcimonieusement la lumière que nous laisse les grands arbres qui environnent la Tanière. Tout est noir dans cet intérieur que la fumée a teinté et la cabane porte bien son nom. Sous le toit un étroit réduit sert de chambre à coucher, le lit, une couche de paille recouverte d'une vieille couverture de laine rongée par les mites. Voilà ce qui nous servira de lieu de repos, de ce côté il n'y a rien à envier aux détenus des prisons et chaque soir il faudra s'allonger sur la dure pour y chercher un sommeil qui ne voudra pas venir.

Le site par contre est pittoresque et doit être charmant par beau temps, un pont rustique jeté sur le torrent, relie ce coin perdu à un sentier qui mène au chemin de voiturier ; tandis qu'une fraîche source coule tout près de nous, distribuant sans réticence une eau claire et pure. Le bois ne nous manquera pas car les bucherons avaient préparé les coupes interrompues par les événements. Le ravitaillement est le point noir et il nous faut aller le chercher dans les fermes dont nous sommes à une heure de marche.

Pendant quelques jours la ferme Lindecker veut bien nous préparer notre principal repas que nous allons chercher à midi, mais le danger grandit, et il ne faut pas risquer d'être découverts dans les maisons, nous ferons donc notre soupe, les menus ne sont pas compliqués, des pommes-de-terre et des carottes cuites à l'eau, voilà la nourriture journalière, celle-là aussi ressemble à la popote du prisonnier.

Pendant quinze jours nous sommes à ce régime, nous connaissons la faim, chacun se privant au bénéfice de l'autre, on ne se plaint pas, mais le cafard rôde et nous atteint parfois, mais baissions les yeux vers la vallée où se trouve le camp de mort et où se dresse le poteau d'exécution, et bien des fois je me surprends à murmurer " C'est ça ou Schirmeck ! "

Reprends ta croix et continue ton calvaire ! Dieu que c'est dur !" N'y tenant plus mon Mari risque une lettre à un ami intime lui indiquant le lieu de notre retraite et lui demandant du ravitaillement.

Le dimanche suivant est marqué d'un caillou blanc ! et voit apparaître notre premier sourire depuis cette sombre aventure, notre ami Demouge nous arrive, trempé jusqu'aux os car les cataractes du ciel continuent de déverser leurs torrents sur la région.

Voilà enfin notre premier morceau de pain que nous voudrions dévorer de suite, mais il faut être sage et prévoir pour les repas à venir, je le cache donc jusqu'au déjeuner du lendemain et nul ne se doutera au village qu'une croûte de pain noir aura fait nos délices. Quelques provisions prélevées sur celles de notre ami achèvent de nous enchanter et tels des enfants nous faisons l'inventaire de la musette copieusement garnie.

Ami Léon vous nous avez redonné du courage et un peu de joie ! Notre courageux bienfaiteur n'hésite pas à nous faire parvenir du ravitaillement chaque fois qu'il en a l'occasion il signale notre présence à nos parents qui ne savaient ce que nous étions devenus, il frappe à la porte de nos amis de Giromagny et chaque semaine, le samedi devient le point de mire, car nos amis Jacquez, fermiers et nos plus proches voisins, qui eux aussi nous furent d'un grand secours nous apportent du village ce qu'on a pu réunir à notre intention. Ce petit manège passe inaperçu de nos occupants et durera jusqu'à notre départ de la forêt.

A plusieurs reprises, il nous est donné d'aider de plus malheureux que nous, tels ces pauvres Algériens échappés d'un train bombardé, et que l'idée d'être repris affolent, couchant à la belle étoile, grelottant et transpercés ils nous arrivent pour se réchauffer, nous les réconfortons de notre mieux par de bonnes paroles et de la nourriture, ils voudraient m'envoyer au village leur quérir quelque ravitaillement, hélas la chose est impossible mais inutile de leur donner des explications. Un nègre du plus beau noir prend en amitié et vient nous voir souvent, ses réparties enfantines nous amusent et de voir ces pauvres hommes qu'on est allé chercher dans leurs lointaines colonies, puis abandonnés de tous, nous redonne du courage et parfois un peu de gaieté revient dans notre modeste cabane. On se prend à chanter, d'autant plus que le canon semble se réveiller.

Notre situation géographique nous place presque en face du fort de

Servance, dont la lueur du tir éclaire le ciel tel un soir d'orage, les obus passent au-dessus de nous et leur sifflement berce nos nuits, nous assistons parfois à de splendides feux d'artifice, la riposte du camp adverse est souvent bruyante et nous avons assisté à de beaux duels d'artillerie, nous nous amusons même à compter les secondes que mettait un obus pour parcourir son trajet et nous arrivions ainsi à fixer le lieu du front. Que d'espoirs souvent déçus le lendemain. Que de nouvelles alarmes un jour,

suivies de plus encourageantes le lendemain, que nous glanions dans les fermes où nous nous rendions au ravitaillement comme de coutume, nous apprenons que les S.S. avaient abandonné notre maison, mais voulant marquer leur passage, ont tenu à laisser un souvenir impérissable de leur savoir-faire. Minant le rez-de-chaussée, au pied de l'escalier menant à l'étage, ils allument la mèche le 27 Septembre à 11 heures du matin, font évacuer la rue et s'apprêtent à jouir du spectacle de l'explosion. Une détonation..., une épaisse fumée noire sort du toit, mais l'édifice est solidement construit et ne cède pas ainsi ; fous de rage, mais n'osant pourtant pénétrer dans la maison, les boches s'arment de grenades et les lancent par les fenêtres complétant ainsi les dégâts que la mine n'a pu faire, puis l'heure de leur départ ayant sonnée, ils quittent le pays, fiers de leur exploit.

Après un moment de crainte, la population qui assistait frémissante à cet acte barbare, s'avance timidement, le feu s'est allumé sous la chaleur ardente dégagée par la bombe, Grand' Père aidé de quelques amis parvient à conjurer le sinistre et constate, la mort à l'âme, ce que l'ennemi a su faire pour marquer sa haine !

A l'annonce de cette nouvelle, mon cœur se serre, moi qui n'ai pas pleuré depuis la triste journée du 6, je ne puis retenir mes larmes, se peut-il que nous ayons tant souffert ; pour finalement retrouver des ruines !...

Notre tempérament de Français tient bon pourtant et nous ne devons pas rester abattus longtemps ; mon Mari est splendide de courage et a déjà formé les plans de notre nouvelle habitation, après notre délivrance. Qu'importe à Hitler que ses hordes cyniques aient laissé leur empreinte sur nos plus beaux édifices, pour toujours : Oradour, Saint-Dié, La Bresse, compteront désormais dans l'histoire du nazisme et c'est en te maudissant que les nations prononceront ton nom.

Ce mois d'Octobre ne veut donc pas finir et notre solitude commence à nous peser ; journées interminables que la pluie et la brume d'automne assombrissent de bonne heure, à quatre heures la nuit commence en ce coin de montagne, la pâle lumière d'une mauvaise bougie ou d'une lampe acétylène qui marche quand elle veut, éclaire notre sombre réduit qu'envahit la fumée à chaque coup de vent. Au dehors, le calme impressionnant de la forêt est parfois coupé du cri des bêtes qui s'appellent, le hululement de la chouette ferait frissonner les peureuses et quand par de rares nuits étoilées il nous est donné de sortir, nous sommes charmés par cet infini qui brille de mille feux. L'âme reprend courage, il fait bon prier sous les étoiles, nous sommes loin alors de cette terre où l'on se bat, où l'on se dénonce et où l'on tue.

Un matin, tandis que je me rends à la fontaine toute proche, j'entends des pas hésitants venant de mon côté ! On a l'oreille fine quand on est toujours sur le qui—vive, vite un regard pour se rendre compte du danger ! Quelle n'est pas ma surprise de reconnaître un jeune réfractaire du pays, Lucien Tournier qui avance lui aussi prudemment. Notre plaisir est grand de nous revoir, il me conte sa mésaventure avec les Allemands, qui voulaient le fusiller avec deux de ses camarades, ayant réussi à échapper

miraculeusement, ils errent en forêt, à la recherche d'un gîte. Ils le trouveront vite non loin de nous, et c'est une grotte naturelle " la Tanerloch " en français " La Tanière de l'Ours " qui reçoit nos maquisards.

Nous avons donc des voisins, auxquels nous vouons de suite la plus parfaite sympathie, il faut avoir été dans le danger pour comprendre la valeur d'une amitié. Nous nous rendons visite, passons de bonnes heures en "famille", un gouffre impressionnant, et pour y pénétrer il faut faire brin d'alpinisme car les roches qui forment cette tanière sont très hautes et escarpées, aucun chemin n'y conduit, pas de danger que les boches découvrent ce repaire en un lieu particulièrement sauvage. Mais je n'ai pas encore nommé nos amis qui accompagnent Lucien, le chef de groupe, Dieu me garde pourtant d'oublier ce brave Albert Demeusy (Bébert pour le moment) passé maître en matière de terrorisme, il a joué pas mal de tours aux Allemands et ses quatorze identités lui ont valu la chance d'échapper à maintes reprises aux recherches.

Leur compagnon, un instituteur : Jean Comte, chaussé d'un soulier et d'un sabot percés bondit chaque fois que l'on prononce le nom de Pétain.

Enfin, un tunisien rencontré en forêt, leur sert de domestique et de gardien, quand ils partent aux renseignements ou au ravitaillement. Leur tanière située face au versant de la Gonfle leur permet de s'entretenir par signaux avec Angèle Raffenne qui leur annonce s'il y a des nouvelles ou un prochain passage favorable des lignes, chose à laquelle ils aspirent ardemment.

Trop tôt ce jour arrive pour nous et nos amis nous disent au revoir au cours d'un thé d'adieu. La dernière heure que nous passons ensemble est empreinte d'émotion, chacun garde ses réflexions, on fait bonne figure, malgré une furieuse envie de pleurer, puis nos camarades qui demain seront des héros, s'enfoncent dans la nuit, vers la ligne de feu, vers la liberté !

Peu de jours après leur départ nous apprenons qu'ils ont pu rejoindre et qu'ils ont même fait des prisonniers dans un poste allemand rencontré par surprise. Seuls désormais dans cette forêt dont les arbres sont maintenant dépouillés de leur feuillage les jours nous paraissent plus longs, plus lourds aussi et plus lointaine la délivrance. Le froid nous éveille plus tôt le matin nous toussons lamentablement, chacun cachant aux autres sa propre misère ! Et puis, au matin du 27 Octobre, ce que nous craignons depuis quelques jours devient une réalité et la neige fait son apparition ! Un découragement terrible m'envahit tandis que mon fils saute de joie à la pensée de pouvoir se livrer à ses ébats dans cette nature immaculée.

C'est qu'il ne pense pas le pauvre petit, qu'un nouveau danger viens de se préciser pour nous, car nous ne pourrons plus nous ravitailler aussi facilement, nos pas nous trahiront, il n'y aura plus pour nous de tranquillité et la santé ne s'améliorera pas de ce fait.

La providence a-t-elle entendu ma plainte ? Sans doute puisque dix heures venaient de sonner quand un homme survenant du village et connaissant notre repère, nous apporte une lettre que mes parents ont reçu le matin même et dans laquelle M. Hermann Lieutenant de mon Mari en 40, reconnaissant du bien que nous lui avons fait lors de sa maladie, nous invite cordialement à nous cacher chez lui à Belfort. Un tel sentiment animé par une telle charité nous émeut, la réponse ne se fera pas attendre déjà s'entassent pèle mèle sur la table vêtements et vivres, que nous emporterons avec nous et tandis que notre émissaire nous cherche un gîte pour la nuit à Giromagny où nous ferons étape nous mettons en ordre cette demeure qui malgré sa médiocrité nous fût précieuse. Un dernier regard sur cette montagne noyée dans le brouillard, où règne un calme infini, j'embrasse une dernière fois ce paysage, "Adieu Tanière Enfumée". Je me surprends à dire "je quitte le certain pour l'incertain ". En bas c'est la ville avec sa Gestapo et ses espions.

A Dieu vat !... Reprenant le chemin si souvent parcouru notre petite caravane franchit une dernière fois le ruisseau qui descend vers la vallée, adieu jolie source, adieu Tanerloch ! au retour des beaux jours, quand la jeunesse avide de grand air se reposera, en ces lieux, pourra-t-elle supposer que de jeunes Français patriotes ont vécu des semaines dans les roches de la tanière de l'ours subissant toutes les intempéries et se préparant pour la lutte qui chassera l' envahisseur, ces croix de lorraine gravées au couteau dans l'écorce diront-elles quel fut leur sacrifice?. Et si l'aventure amène ces jeunes gens à la Tanière Enfumée, saisiront-ils l'éloquence de la plaquette apposée à l'intérieur du refuge perdu au fonds des bois ?

LA FAMILLE CONRAD TRAQUEE PAR
LA GESTAPO TROUVA UN REFUGE
DANS CETTE CABANE HOSPITALIERE

Septembre, Octobre 1945.

Lentement la nuit tombe et notre émissaire nous attend à l'entrée du village pour 6 heures, ne nous attardons pas en vains regrets, en route pour cette troisième étape de notre histoire. C'est sans ennui que nous arrivons au rendez-vous prévu, nous voilà derrière le cimetière, tout près de cette église si souvent contemplée du haut de la montagne lors de nos visites hebdomadaires aux fermes plus loin, ce sapin marque l'endroit de la maison dont l'accès nous est toujours interdit. Mes parents et mes deux petits se doutent-ils de notre présence toute proche on ce moment ? Comme il ferait bon les tenir dans ses bras, mais l'heure n'est pas encore sonnée, n'éveillons l'attention de personne et tachons de passer inaperçus jusqu'à Giromagny où nos bons amis Lebailly nous ouvrent tout grand leur cœur et leur porte.

Voilà enfin un intérieur familial, comme cela, nous semble bon après un tel exil ! Un fourneau qui répond une douce chaleur sans nous environner de fumée ! Une soupe servie dans une soupière et...du vin !

Il faut avoir été privé pour apprécier la beauté d'un intérieur familial et cette soirée demeure pour moi inoubliable ! Dormir dans un vrai lit, voilà aussi une douceur qui nous était refusée depuis longtemps, mais hélas nous n'y trouverons qu'un repos très léger, car l'esprit veille, n'oublions pas que nous sommes à la merci d'une visite nocturne de nos trop intéressés occupants ! La nuit se passe sans alerte de même que la journée du lendemain et ce dimanche est le plus beau de tous, puisqu'il nous est donné de revoir nos enfants. Quelle émotion, en présence de ces petits, Monette ma fille qui fond en larme en nous revoyant et Roland qui ne nous connaît plus et avive notre peine ! C'est que nous avons terriblement changé, nous le comprenons en voyant l'air attristé de nos hôtes.

Mais le canon gronde au loin et déjà les alliés se font entendre et envoient leurs obus sur la région, visant les carrefours ou passent les colonnes ennemies. Giromagny n'est pas épargné et pour la première fois de notre vie nous passons un moment à la cave, tandis qu'au-dessus de nous les obus poursuivent leur route et éclatent non loin de notre quartier.

Mais les heures passent vite et nous ne sommes pas au bout de notre voyage, que nous effectuons de grand matin, afin d'arriver à Belfort avant l'ouverture officielle des routes. La cité du Lion s'éveille à peine quand la voiture de M. Lebailly nous dépose à l'adresse convenue, et nous remercions le ciel qui n'a pas voulu que nous tombions sur aucune patrouille dans notre fugue téméraire.

Chapitre III

=====

A BELFORT

C'est au numéro 36 de la rue de Madagascar, que nous nous abritons dans l'attente du jour J, qui devra nous rendre la liberté, notre chère famille et notre demeure.

Le séjour que nous faisons au sein du foyer Hermann, est d'autant plus goûté, qu'il diffère considérablement de ce que fût notre existence jusqu'à ce jour. Des visages amis nous sourient et nous causent sans prendre cet air craintif à notre approche, un intérieur plaisant nous y accueille et la noire tanière est bien loin de nous à présent. Et puis la solitude qui commençait à nous peser est remplacée par la plus douce et la plus gaie vie familiale qu'on eut pu rêver en de tels moments où on le sentait, chacun s'ingéniait à nous faire oublier quelque peu nos malheurs. Nous sommes pourtant plus en danger, étant en ville et si près de la Gestapo, mais les Belfortains ne sont pas peureux et connaissent la manière d'agir vite en cas d'alerte.

D'ailleurs nous ne sommes pas les seuls à nous cacher dans cette maison hospitalière, trois messieurs sont réfractaires au travail obligatoire et depuis quelques temps ont disparu de la circulation belfortaine, une cachette est prévue en cas de visite domiciliaire, elle s'est révélée efficace, puis à chaque passage de Todt, aucun indice de présence masculine ne fût révélé.

Mon Mari profitera donc le cas échéant du précieux réduit, tandis que me faisant passer pour un membre de la famille, je ne serai jamais inquiétée. La seule chose qui serait à regretter, au début de ce séjour à Belfort, est l'obligation de rester enfermé, afin de mieux passer inaperçu, tandis que dans les bois, la forêt était notre domaine, on se fait vite une raison et les jeux d'intérieur nous font trouver le temps moins long et je sais maintes parties de belote qui nous ont bien diverties. La Toussaint va nous rappeler le souvenir de nos chers disparus et j'ai bonne envie d'entrer dans une église à cette occasion. Ferai—je une imprudence en conduisant mon fils à un office matinal ? Je ne puis résister à ce désir et c'est avec une grande émotion que nous nous trouvons le lendemain au rang des fidèles.

Puisque cette sortie est passée inaperçue, nous recommencerons une petite fugue chaque dimanche et la chance nous sourit car nous n'avons jamais été inquiétés, les rares connaissances rencontrées étant des amis surs, nous ne risquons pas de dénonciation.

On s'enhardissait et chaque samedi soir voyait traverser rapidement le Faubourg des Vosges d'où nous gagnions la maison d'un intime ami chez qui nous passions le Dimanche et 1^e Lundi. Nous attendions d'une semaine à l'autre ce week-end qui nous procurait une heureuse diversion et laissait

A BELFORT

un peu de délassément à nos amis Hermann. Et puis, passer à la barbe des allemands, n'était pas pour déplaire à notre tempérament de Français.

Que dire des soirées où serrés autour du poste, camouflé dans la journée et regagnant sa place à la tombée de la nuit, nous écoutions, haletants le communiqué de la journée ! Que d'espoirs souvent déçus, que de regards sur la carte aux multiples petits drapeaux marquant le front pourtant peu éloigné de Belfort. On engageait presque des paris sur l'arrivée prochaine des libérateurs, devons-nous attendre tout l'hiver encore ? En ce cas, sera-t-il raisonnable d'encombrer encore aussi longtemps nos amis ? Le 11 Novembre s'achève, sans nous apporter la délivrance si ardemment désirée et ce sera encore dans le silence que nous devons honorer nos morts des deux guerres.

Il semble pourtant que le canon s'est réveillé dans la plaine du Doubs, qui nous envoie sur la région de bruyantes salves d'artillerie. Un après-midi, je me risque jusqu'à Danjoutin, que je n'avais pas vu depuis les bombardements aériens, le spectacle des ruines me fait mal au cœur, mais la pensée est vite occupée par les nombreux convois qui circulent en direction de Montbéliard, dont j'apprends la prise imminente.

La bataille doit en effet faire rage et se rapproche, car le ciel est tout illuminé à la tombée de la nuit. Les ambulances nous dépassent nombreuses, tandis que les voitures d'officiers, chargées des produits de leurs vols s'engagent sur la route d'Alsace. Un grand espoir nous envahit, nous serons bientôt délivrés ! C'est dans cette disposition d'espoir, que nous apprenons la prise de Montbéliard, suivie bientôt de celle d'Héricourt et l'avance gagne rapidement les abords de Belfort. Il serait imprudent de sortir désormais, car les boches procèdent à des rafles et ne sont pas disposés à l'indulgence. Les hommes doivent se cacher à toute heure et se tenir prêts à toute éventualité. La maison est visitée du haut en bas, sans résultats, chaque femme joue sa petite comédie selon l'opportunité de la visite ; telle Madame Murat, d'où les larmes sont bien touchantes quand elle conte sa solitude depuis le départ de son Mari pour un lointain stalag ! Le milicien chargé de la visite y va même de son mot d'encouragement. A l'étage supérieur c'est une maman, qui n'a pas de nouvelles de son fils depuis un mois. La farce continue et ça prend pour la plus grande hilarité de tous au sortir des cachettes.

Tandis que, nous nous livrons à notre joie, d'autres moins chanceux et imprudents se voient emmenés en camion, reviendront-elles jamais ces victimes de la dernière heure ?

Une pluie d'obus s'abat sur le fort du Salbert et les éclats tombent jusque sur le jardin, frappent les volets, le danger se fait pressant et nous oblige à envisager une descente à la cave. Nous ne pouvons-nous y résoudre encore et écoutons le sifflement des obus toute la journée, le bruit du canon se rapproche d'heure en heure, le tir se raccourcit, les cœurs battent car il y a des braves qui meurent en ce moment pour nous délivrer.

Nous désertons la mansarde qui abrite nos nuits et pour ce soir, nous décidons de demeurer au rez—de—chaussée, où le sifflement des obus est moins pénible à l'oreille, plutôt que sous les toits. Allongée sur un divan je m'assoupis malgré le bruit de la mitraille et à mon réveil mon Mari m'accueille par ces mots " C'est pour aujourd'hui "...

... --- ...

©HistolepuiX.fr

Comme elle est émouvante cette matinée du 20 Novembre 1944 ! Le bruit assourdissant de la bataille se rapproche de minute en minute. Nous montons aux étages supérieurs pour tâcher de voir arriver nos soldats, c'est à celui qui aura l'honneur d'applaudir le premier français libérateur.

Le fort du Salbert s'est tu, désormais vaincu et son contenu lamentablement prisonnier. Tout près de la voie ferrée, crépite la mitrailleuse, nous voyons les boches couchés entre les rails, armes à la main, ce serait une belle cible si on avait des fusils, mais patience, leur tour viendra. Une femme revient affolée de la rue de Cravanche. Je les ai vus, ils sont cachés derrière le pont, les larmes coulent.

C'est un détachement avancé qui vient repérer le coin. Un voisin comprenant le danger que court cette patrouille, saute sur un vélo et va prévenir ces hommes de la présence des boches, il guide nos petits français par une rue déserte et sauve ainsi le premier détachement de la libération, hélas quelques jours plus tard, une balle l'atteindra au ventre et c'est à l'hôpital que M. GOLENTZ apprendra la libération de sa ville natale.

Tandis que nous suivons avec angoisse tous ces événements, d'autres éléments sont arrivés en vue de l'usine Koecklin, qui est prise après une lutte acharnée. Tous les allemands qui s'y étaient réfugiés sont fait prisonniers. Et puis... c'est la montée du drapeau tricolore qui flotte... flotte au sommet de la grande cheminée ! C'est la France qui est revenue !

Une immense clameur monte de la ville, qui ne se contient plus malgré la présence des Allemands encore retranchés dans les maisons et dans les ruines. Les hommes se découvrent et pleurent, les femmes en larmes envoient des baisers à cet emblème de la patrie retrouvée !

Mais le boche est méchant, il a vu le drapeau de l'observatoire du château, il ne peut supporter pareille honte et un obus détruit l'insigne aux trois couleurs. Il est midi !... Nous mangeons à la hâte, puis la bataille de rue s'organise, il est prudent de descendre à la cave, où les hommes découvrent une cachette, car il faut compter avec la rage de nos ennemis qui tueraient sans pitié.

Ils sont quatre dans notre couloir, je les observe par le trou de la serrure, ils ont déposé leurs armes à côté d'eux, la belle capture si on pouvait les surprendre par derrière ! Mais laissons agir nos petits Français, l'heure viendra bientôt où l'ennemi sera terrassé. La fusillade va bon train et nous ne pouvons demeurer davantage au sous-sol, où l'énervement nous gagne. Nous glissant jusqu'à l'étage nous assistons à la guerre de

rue, cachés derrière les volets. Un soldat, puis un autre F.M. en mains longent les maisons, les boches se rendent, la rue va être délivrée.

Un cri déchirant part d'une fenêtre voisine et nous précipite au dehors, c'est une femme qui vient d'apercevoir le premier char ! Le voici qui avance lentement, les hommes sont en position de combat, ils nous font un petit signe de la main, c'est le bonjour de la France....

Une force irrésistible nous pousse dans la, rue en dépit de la fusillade qui va bon train. Nous sommes imprudents, mais comment faire autrement ? ... bridés depuis si longtemps par une main de fer, peut-on retenir sa joie devant une telle délivrance ! En ce jour de bonheur, non vraiment je n'ai plus regretté les malheurs passés ! La foule envahit la rue, les drapeaux sont mis aux fenêtres pour être retirés peu après sur l'ordre d'un officier français qui craint les représailles en cas de repli.

Le Faubourg des Vosges est sous le feu, et l'on se bat devant le marché couvert. Les gros chars de combat arrivent majestueusement, canons pointés, mais quelle est cette explosion soudaine ? Hélas c'est le premier char qui s'engage sur le faubourg et qui vient de recevoir un "Bazuka ", frappé à mort, il agonisera toute la soirée et la lueur produit par l'éclatement des explosifs qu'il contient illuminera tout le quartier. Nous assistons profondément émus à la fin tragique du Bugeaud, dont le conducteur n'a pu être sauvé. Tel un catafalque, la carcasse encore fumante du Char est couverte de fleurs et de rubans tricolore, un long défilé de civils et de militaires vient saluer le martyr enseveli dans son glorieux tank, tandis qu'un de ses camarades laisse couler ses larmes tout près de son frère de combat qu'il n'a pu sauver. Le lendemain quelques ossements calcinés nous diront la fin lamentable de ce fils de la FRANCE.

Mardi 21 Novembre. Le vrombissement des milliers de moteurs d'autos de tous genres se charge d'éveiller ceux que le sommeil pourrait retenir au lit, comment songer à faire une grasse matinée après tant d'émotions, d'ailleurs un impérieux devoir nous chasse des logis car il faut continuer l'ovation commencée hier soir et interrompue par la nuit. Le faubourg des Vosges est envahi et on a peine à se frayer un passage parmi les chars, qui arrivent et se rangent le long du trottoir en vue de l'attaque du centre de la ville et du château. A la vue de ces merveilleux engins vainqueurs de la guerre, une immense clameur venue de milliers de poitrines, monte vers nos soldats, dûment casqués et prêts au tir. Un seul cri " Merci " contient tout ce que le cœur ressent de reconnaissance et de fierté. " Vous voilà enfin !" et ce sont les français qui délivrent Belfort ! Les cinq cents chars font le plein d'obus et se partagent, une partie se dirige vers Valdoie et Giromagny, que ne puis—je les accompagner.

Pendant ce temps, Jeeps et camions américains font leur entrée dans la ville, chacun passe vers le Bugeaud et salue militairement sa carcasse calcinée. Mais la guerre n'est pas finie, une grande tâche attend encore ceux qui sont déjà nos amis et lentement le défilé reprend sa route vers les remparts encore occupés par les Allemands et la milice. Le canon tonne à

nouveau et les boches dont une compagnie s'est retranchée dans le bois d'Arsot, arrosent la ville de leurs mortiers.

Ils en envoient partout, sans souci du but et de la population qui compte déjà plusieurs morts, doit à son grand regret regagner logements et caves. Un vide impressionnant se fait tout à coup dans les rues où seule l'armée peut circuler. Nous ne pouvons sortir que dans la soirée et usant de prudence nous nous rendons jusqu'à la gare que nous trouvons à peu près déserte. De même que le faubourg de France dont plusieurs habitants qui s'étaient dûment camouflés ne se savaient pas délivrés. Partout la bataille a laissé quelques traces de son passage, débris de vitres, façades trouées par les balles, la poste si belle est bien mal en point, son intérieur est démoli, on s'y est battu avec acharnement. Mais voici un cortège qui approche, non, ce n'est plus la fière et victorieuse Wehrmacht qui traverse Belfort musique en tête, ainsi qu'elle le faisait si souvent il y a peu de temps encore, mais un lamentable ramassis de prisonniers boches, les mains au-dessus de la tête, nu-pieds et que la foule harcèle. " Heil Hitler maintenant ". Un officier nous toise de son regard hautain, nos yeux se rencontrent chargés de part et d'autre de mépris. Tandis que nous regagnons la rue de Madagascar, nous pensons aux soldats à peine entrevus et qui déjà s'en vont à la conquête de l'Alsace !

Une nuée de F.F.I. parcourt les avenues et les faubourgs, car la surveillance de la ville leur est confié, une tâche leur incombe du reste, celle de faire le nettoyage, voir si des ennemis sont encore dissimulés dans les demeures et il y en a quelques-uns. L'heure du règlement de comptes a sonné aussi et les collaborateurs se voient solidement encadrés en attendant qu'un jugement statue sur leur sort. Et puis, le défilé des "cheveux coupés" est assez éloquent et les marchands de perruques pourront sortir leurs postiches démodés depuis longtemps. Une longue huée salue ces collaboratrices qui ne sont pas tout à l'honneur de la gent féminine bien sûr, mais la brebis galeuse n'amoindrit pas la valeur de la bergerie. Notre joie est complète, quand nous rencontrons quelques-uns des maquisards de la Haute Planche, on se salue, on évoque les jours passés et aussi le souvenir de ceux qui sont tombés sous les balles allemandes et que nous retrouverons dans les charniers.

Les heures passent vite et si le canon tonne toujours bien près de nous, nous pensons au village qui nous attend, aux petits qui guettent peut-être derrière la vitre l'arrivée du grand frère et des Parents. Notre patience est à bout et à la première nouvelle de libération du pays nous nous engagerons sur le chemin du retour.

Chapitre VI

=====

LE RETOUR

LE RETOUR

Le danger est tel dans la journée du Mercredi 22 Novembre, que très peu de Belfortains n'osent se risquer au dehors, où allemands et miliciens continuent de harceler la ville de leurs obus, qu'ils envoient -du haut du château et du bois de l'Arsoit. Quelques téméraires paieront cette fois encore leur imprudence, de leur vie. Nous nous confinons dans nos appartements où, nous le savons, nous ne séjournons plus longtemps. Nous formons déjà des projets pour ce retour à la maison où tout un labour nous attend et vraiment nous avons hâte de voir le drapeau blanc, signal de la reddition de l'ennemi, apparaître au lion, qui toujours fièrement lève sa tête, veillant sur sa ville qu'il semble protéger. La nuit un peu plus calme précède une matinée coupée seulement de quelques sifflements d'obus qui frappent au petit bonheur selon la tactique de nos ennemis qui semblent prendre plaisir à ce jeu.

Pourtant de bons moments d'accalmie nous permettent de supposer un certain repli de l'adversaire et nous reprenons espoir. Nos soldats vont et viennent en ville, déjà le téléphone est installé et nous conversons amicalement avec nos nouveaux occupants plus sympathiques, Dieu merci, que les derniers.

Nous apprenons enfin que Giromagny et Lepuix sont libérés et confirmation de cette nouvelle nous est donnée par monsieur FABRY qui vint tout droit de notre pays, sans ennui et dit-il sans aucun danger.

Notre joie est si grande, en apprenant la chose, que nous envisageons notre retour immédiat, ne nous souvenant plus qu'il y a une heure à peine le canon grondait encore et menaçait la ville. Il est quatre heures ! Nous avons juste le temps de nous préparer afin d'arriver au pays ce soir et déjà nous jouissons de l'heureuse surprise de nos chéris ; quand nous frapperons à la porte à la nuit tombée. Cinq heures sonnent quand nous disons adieu à nos chers hôtes qui furent si bons pour nous. Les cœurs se serrent et ne peuvent exprimer toute leur émotion. Monsieur HERMANN ne veut pas- nous retenir, mais il craint pour nous et nous renouvelle son invitation si nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Peut-on parler de danger à ceux qui n'ont pas revu le toit familial et leurs enfants depuis de si longs jours ? Que peut-il arriver à des gens aussi heureux ! Au revoir donc, chers amis, merci encore et à bientôt ! Nous voilà au bout de la rue, un dernier regard en arrière et en route vers la maison. Monsieur FABRY et son fils Guy décident de nous accompagner jusqu'à Giromagny où se trouve leur famille, notre groupe est alerte et marche joyeusement jusqu'à Valdoie que nous avons vite atteint, il ne faut pas lambiner si nous voulons parcourir à pied les 15Km qui nous séparent de Lepuix. Le pont a sauté à Valdoie, nous oblige à emprunter la passerelle qui traverse la Savoureuse en pleine crue, ce qui a dû considérablement gêner les opérations des chars montant à la libération de notre région.

Au moment où nous allons nous engager sur ce pont, un bruit de départ tout proche frappe nos oreilles, tandis qu'au même moment le sifflement connu mais très court d'un obus nous couche instinctivement à terre. Un deuxième, puis un troisième projectile nous touche presque, inutile de songer à franchir la rivière dont les eaux boueuses et grondantes n'ont rien de bien engageant si un obus atteint la passerelle !... Les Allemands nous ont aperçus et nous harcèlent sans arrêt et sans pitié. Leur tir est précis, nous sommes en danger, chacun doit sauver sa peau au plus vite. Il s'agit de retourner sur ses pas, sous le feu qui est maintenant nourri. Sitôt après un éclatement d'obus nous nous relevons, rasant terre pour nous recoucher au prochain sifflement. Un mortier atterrit à mes côtés et me projette à quelques mètres, mes yeux sont aveuglés, mes oreilles bourdonnent, la commotion est violente mais je n'ai aucun mal. Une pensée à saint Christophe de Belfort et nous reprenons notre course coupée par l'arrivée des obus que nous octroient un peu trop généreusement ceux qui demain seront prisonniers.

Aucune crainte pourtant, aucun affolement ne nous gagne et en ce moment, j'ai admiré le jeune âge de Jeannot qui semblait se rire de cette alerte bondissait tel un chat entre deux éclatements et nous devançait de quelques mètres. Une encornure de l'abattoir de Valdoie s'offrant à nos regards, nous nous y précipitons espérant y trouver quelque abri, nous nous y blottissons de notre mieux dans l'espoir d'une accalmie, les obus pleuvent toujours tout autour de nous, on dirait que les boches ont misé sur notre vie. Un timide regard à ma droite me fait découvrir quatre petites torpilles qui, tout près de nous paraissent inoffensives. Nouveau danger ! Car si un obus les atteint c'en est fait de nous cinq, le temps d'échanger nos pensées et nous reprenons notre course folle vers les maisons bien endommagées qui nous avoisinent cette fois. Nous arrivons à la première habitation en même temps qu'un nouvel obus qui comme les autres nous manque. Personne dans cette maison vide de tous ces meubles, aux vitres et aux portes brisées, nous appelons, c'est alors qu'une voix nous parvient du sous-sol où nous nous dirigeons.

Deux pauvres vieux ont cherché un refuge dans cette étroite cave, nous faisons leur connaissance à la lueur d'un briquet et leur mine fatiguée et usée nous peine beaucoup.

Nous attendons que l'ennemi, ayant perdu nos traces suspende son tir pour retourner au centre de Valdoie où nous décidons de passer la nuit chez des amis, effectivement les coups s'espacent et redeviennent ce qu'ils étaient ces jours derniers dirigés n'importe où.

C'est alors la détente après le danger, la reconnaissance envers la Providence qui s'est manifestée d'une façon merveilleuse en cette heure terrible.

Aucun des cinq n'est blessé, cela est incroyable car les boches devaient bien escompter au moins une victime dans l'affaire. !

Puis c'est le rire qui, une fois de plus, marque le tempérament du Français.

LE RETOUR

Avez-vous vu le Père FABRY embarrassé de son vélo, qu'il ne quitte pourtant pas sous les obus, le relevant et le couchant à ses côtés autant de fois qu'il le fallait ! il l'a sauvé sa bicyclette, elle est intacte ! Celle-là au moins a vu la guerre de près...

Pourtant la nuit est tombée et nous ne pouvons plus songer à continuer notre chemin, ce soir au moins, nous n'en avons plus envie et nous décidons de frapper à la porte de nos amis Lecomte, qui ouvrent de grands yeux étonnés en nous voyant arriver et en apprenant notre aventure. Les maisons sont en face du fameux bois où l'ennemi est retranché et dont l'autocanon a fait tant de bruit depuis trois jours. Les obus passant au-dessus du toit ne nous incommodent plus, nous y sommes habitués et de se sentir dans une maison habitée par des amis chasse toute crainte. Peut-on d'ailleurs avoir peur quand on se voit entouré de visages souriants, ce petit garçon, qui a l'âge de mon Roland, ne me donne-t-il pas l'espoir de revoir bientôt le mien ? On frappe à la porte, c'est une compagnie qui redescend des Forges et demande un cantonnement pour la nuit. Ces hommes harassés nous disent leur mal pour déloger ces quelques fanatiques hitlériens qui ne veulent pas se rendre.

Ils sont cachés un peu partout, l'un d'eux doit se dissimuler dans un grenier car des balles arrivent dans la cour de la maison où nous sommes chaque fois qu'un homme se risque dehors. Demain nos Français monteront à l'attaque et se promettent de mettre un terme à ces agissements criminels.

Nous faisons rapidement connaissance avec le lieutenant qui devra partager notre repas. Nous échangeons nos vues et contons notre mésaventure à notre interlocuteur, je lui dis, notre admiration pour ces hommes qui font la guerre et passent des jours et des nuits sous les obus. Il me répond simplement " Mectoub " ainsi que les algériens le répètent chaque jour. Oui c'est écrit ! Et celui qui les a préservés jusqu'à présent saura les garder encore s'il en a décidé ainsi ! N'en n'ai-je pas eu la preuve il y a une heure ?

La nuit est bien avancée quand nous décidons de monter à l'étage pour y prendre notre repos. Hélas les nerfs sont à bout et la commotion se fait sentir dans le calme. Un tremblement terrible m'agite, vais-je avoir une crise de nerfs. Toute ma volonté ne suffit pas à me calmer, moi qui n'ai pas eu peur dans tous nos malheurs, vais-je connaître la panique ? Je ne veux plus tenter le retour à la maison avant la libération définitive du territoire, c'est par trop imprudent de risquer sa vie après trois mois de telles souffrances physiques et morales. Eugène subit la détente nerveuse lui aussi, mais moins fortement et s'il ne partage pas mes craintes sur la continuation de notre voyage, il ne paraît pas encore emballé !

Le tir a repris de plus belle sur notre quartier, ce sifflement est intolérable, la lueur de départ de chaque obus illumine notre chambre, n'y tenant plus nous décidons de chercher un peu de calme dans l'abri très bien agencé de nos amis, d'où l'on ne perçoit plus, que la chute assourdie des projectiles.

Le jour pointe après une nuit qui m'a paru interminable, le tir s'est calmé et c'est en toute quiétude, que nous procédons à notre toilette.

Le déjeuner fumant nous attend sur la table, nous nous disposons à le prendre, quand prenant subitement son parti, mon Mari déclare qu'on remonte à la maison immédiatement. Ne voulant pas écouter la crainte qui m'étreint encore je me prépare à la hâte, dis au revoir à nos amis, et sans chercher à réfléchir, je m'engage sur la route. Afin d'éviter la terrible passerelle, nous faisons un détour et franchissons la Savoureuse sur un petit pont non loin de l'église. C'est au pas de course que je gagne le haut du Valdoie, où je devance de quelques minutes le reste de notre groupe, la peur me donne des ailes et ce bois tout près, que me réserve-t-il ? Je me fais cette réflexion au moment où les chars se disposent pour le tir, nous voilà dans un nouveau guêpier !

Ce sont des fusiliers marins qui se préparent à l'attaque de l'Arsot. Leur ahurissement se lit sur leur visage en apprenant que nous allons à Giromagny.

" Vous croyez donc encore au Père Noël ?

- Giromagny n'est pas délivré ?

- Giromagny oui, mais les bois !... Si les boches vous laissent passer d'accord !...

Notre résolution est prise, elle est irrévocable, d'ailleurs il y a autant de danger à retourner à Belfort, Nous avons pris hier l'habitude du plat-ventre et puis il y a des fossés le long de la route, malheureusement, il y a de l'eau aussi, on ne peut qualifier la promenade d'agréable, faite dans de telles conditions et la pluie n'a guère cessé de tomber depuis quelques temps. Une amie m'a prêté un parapluie, n'ayant plus l'habitude de m'en servir je n'ai même pas songé à l'ouvrir et l'ai bravement mis sous mon bras, l'exhiber eut d'ailleurs été peut-être imprudent et aurait frappé l'attention de l'ennemi tout proche qui l'aurait pris sans doute pour une cible.

Mais voilà la fameuse tranchée anti-char qui traverse la route à Sermamagny, pour la franchir il faut faire un détour et j'ai recours à des militaires qui veillent sur la forêt toute proche, mitrailleuses pointées. Un nouveau point dangereux est passé !... Voici le pont, sauté aussi et de quelle façon !

L'eau a envahi les berges et déverse ses flots grondants sur la route où nous nous engageons, bah ! un bain de plus ou de moins ! Autour de nous tout est calme, de temps à autre un coup de canon déjà lointain troue

LE RETOUR

le silence, peu de monde sur les routes, car les gens se tiennent sur leurs gardes et sans faire de rencontre, nous arrivons au camp d'aviation de Chaux où un 75, faisant un beau tapage en direction du bois me procure une dernière frayeur ! Mes nerfs auront été soumis à une dure épreuve depuis quelques temps !

Chaux nous apparaît très vivant après cette montée quasi silencieuse vers le pays et le même spectacle, qui naguère nous avait charmé à Belfort, se présente à nouveau à nos regards attendris et admiratifs. Les voilà les chars entrevus à Belfort ! Ils se touchent et forment un convoi qui ne nous lâchera plus jusqu'à Giromagny. Déjà ils se dirigent vers l'Alsace et nous apprenons que de durs combats se déroulent sur la route de Rougemont.

Nos cœurs battent plus vite en atteignant Giromagny, où c'est déjà un peu Lepuix, de nombreux amis nous accueillent et nous disent leur joie de nous revoir. On est grave aussi, car la guerre vient de passer dans notre joli chef-lieu de canton et les brancardiers ramènent à la mairie les corps des malheureuses victimes de cette libération. A cause de nous des mamans, des épouses et des orphelins vont pleurer.

Voici la maison Le Bailly où la tendre maîtresse de maison nous accueille avec la même affection qu'à notre dernier passage sous son toit. Nous y faisons une courte escale évoquant certain 27 Octobre où l'on n'était pas plus rassuré que cela dans cette famille hospitalière !

La matinée va s'achever et à midi nous devons nous inviter à la table paternelle, en route donc pour Lepuix !

Nos yeux contemplent cette montagne qui nous fait face ! que de choses reviennent à notre pensée ! Mais déjà le clocher de notre église se dessine dans le brouillard qui s'est fait moins opaque pour notre arrivée. Nous avons salué notre curé heureux lui aussi de notre retour. Voici le village dont les premières maisons nous apparaissent plus ou moins endommagées par l'explosion des ponts ou les trous causés par la mitraille. Les gens nous reconnaissent et nous saluent, nos amis Demouge pleurent d'émotion en voyant nos mines fatiguées. (Nous y prenons notre premier petit verre depuis des mois)

Hélas cette entrée du pays a souffert comme en 40, les boches ont miné les deux ponts qui donnent accès au centre et ont fait du dégât ! A part cela aucune perte humaine à signaler, les familles sont au complet. Mektoub ! C'était écrit et Dieu merci.

La famille Tournier nous aperçoit et nous salue avec émotion, n'est-elle pas avec la nôtre celle qui a le plus souffert dans cette triste histoire ?

Elle peut au moins s'enorgueillir d'avoir deux volontaires dans la maison. Notre camarade de maquis Lucien est à la guerre et pas dans les " planqués ".

Encore quelques mètres et notre toit se présente enfin à nous. Voilà l'école, la petite place, les "Ecos " et c'est l'entrée précipitée dans le garage. Nous gravissons rapidement les escaliers qui mènent chez nos Parents et c'est le bonjour éperdu de ceux qui ne comptaient plus se revoir.

Mes enfants sont dans mes bras, ma fille a grandi et nous contemple avec bonheur ! Roland qui ne nous a pas reconnu à Giromagny en Octobre, bondit de joie ! Nos parents plus graves, mais non moins émus laissent couler leurs larmes et leurs regards semble nous dire ce que nous-même disions à nos libérateurs " Vous voilà enfin ".

Après l'échange de réflexions sur tout ce qui nous touche réciproquement, c'est l'évocation inévitable du passé avec tout ce qu'il comporta de sacrifices et de souffrances de part et d'autre. J'ai devant moi le fameux toit qui sauva nos hommes et baissant les yeux vers le rez-de-chaussée je vois déjà du haut de la fenêtre de l'étage, les marques du passage de l'ennemi dans cette maison qui fût la mienne et dont la visite ne me tente guère.

Il faut cependant prendre sans tarder contact avec la réalité. Un couloir tout noir se présente à nos regards, un trou béant recouvert de quelques planches parle de la tragédie. Voilà l'emplacement de la mine qui devait anéantir l'édifice, tandis qu'à ses côtés, la cuisine présente un aspect de fin de séisme.

La chambre froide n'existe plus pour dire, la salle à manger sent le passage du feu, le beau buffet est parti, éventré, vidé de son contenu, plus de porte, ni de plafond. L'escalier qui monte à l'étage a subi l'incendie dû à la chaleur de l'explosion, grâce au grand 'Père qui a éteint le feu, nous retrouvons au moins un peu d'appartement. Le même spectacle qu'en bas se présente aux visiteurs, les chambres ont toutes plus ou moins souffert, les cloisons sont décalées, les murs sont lézardés, toutes les portes brûlées.

Voici ma chambre, jadis si coquette, un trou dû à une grenade communique avec la boucherie, la table, la commode et une chaise gisent en mille morceaux, le lit est criblé d'éclats mais servira encore, naturellement le boche s'y est vautré et n'a pas oublié d'en emmener les couvertures ! Ce spectacle demeurera pour nous inoubliable ! et pourtant, nous avons encore notre toit, contrairement à tant de malheureux qui ce soir n'auront peut-être qu'une cave pour y abriter leur sommeil. Et puis regardant ces visages radieux d'enfants qui chantent autour de nous nous reprenons espoir. Nous sommes réunis après la souffrance, soyons unis dans le travail comme dans la joie de la famille retrouvée.

Ne perdant pas de temps, Eugène se met à l'ouvrage et quand la nuit est tombée bien des brouettées de déblais sont enlevées de cet, intérieur qui sera vite rendu habitable. Cette leçon de courage ne doit être oubliée de nos enfants, que sert de pleurer sur des ruines, alors que la vie attend la continuation de notre œuvre et que le pavillon aux trois couleurs est porté toujours plus loin, jusqu'au cœur de ce Reich qui nous fit tant souffrir.

LE RETOUR

Les mois ont passé depuis notre retour dans notre demeure où la vie a repris avec tous ses soucis.

Lentement, nos ruines se sont relevées et c'est dans une maison à peu près neuve que nous avons appris dans la soirée du 8 Mai 1945 la signature de l'armistice, sollicité par cette Allemagne qui nous avait causé tant de malheurs !

Et c'est la cité qui garde précieusement le souvenir de Jeanne d'Arc, la Sainte de notre Patrie, qui eut l'honneur d'annoncer au monde qu'on ne se battait plus!... C'est dans une humble salle de classe de Reims que l'orgueilleux aigle allemand s'effondrait après avoir fait couler tant de sang.

Une grande joie rayonne sur tous les fronts cependant qu'une certaine angoisse étreint les cœurs, il y a eu tant de larmes, tant de crimes qu'on ne peut faire éclater sa joie tandis que les cloches sonnent à toute volée la paix retrouvée. L'évocation des jours passés, qui sont si proches encore s'impose à nos pensées. Que sont devenus les absents. Prisonniers et déportés, les reverrons-nous jamais ?

Le rapatriement s'effectue d'une façon merveilleuse et l'aviation qui joue un si beau rôle durant la guerre se révèle plus précieuse encore à cette occasion et chaque jour nous ramènera un nouveau rescapé de la bagarre.

Les Stalags s'ouvrent et se vident, tous les P.G. attendus au pays depuis si longtemps sont de retour moins un, tout jeune et qui pleurent deux petits et leur maman.

Le 20 Mai Bernard a l'immense joie d'embrasser son papa auquel il est enfin réuni et la Pentecôte fêtera joyeusement nos renouvelants Jean et Bernard entourés de toute la famille si prodigieusement épargnée !

Les jours se succèdent et l'occupation de l'Allemagne s'organise amenant les tristes découvertes des camps de concentration et de mort, dans l'ombre des fours crématoires. Dachau-Dora, Mathausen et plus loin en Autriche Ebensé d'où nous revient à peine reconnaissable notre concitoyen et ami Albert TOURTET. Celui qui nous quitta en si belle santé nous revient vieilli amaigri, et sa vue nous arrache des larmes. Chaque jour marque pour lui, comme pour ses camarades de martyr, la continuation des souffrances morales et physiques, marque indélébile qui durera plus longtemps que la mort qui les guette et les prendra un à un au sein du foyer retrouvé. Plus de sourire chez ces hommes qui n'ont vu que souffrance et rage.

Ceux qui n'ont rien eu à souffrir en cette guerre sont presque honteux en présence de ces pauvres victimes du nazisme.

Et pourtant la vie suit son cours, comme on se fait à tout, on s'est habitué au retour de chaque être qui a repris sa place dans la communauté.

Le 23 Novembre 1945, voit enfin se lever le vrai jour de gloire pour notre petit pays, délaissant labeur et regrets chaque Lepuisien a fêté de son mieux la libération de ce petit coin de France. Un superbe cortège de chars défile pour la première fois dans les rues du village, et s'en va jusqu'à Giromagny crier sa joie de la délivrance. Le village est envahi par toute la population accourue des plus lointaines fermes, la jeunesse délirante fait éclater sa joie quant au retour de la caravane un boche, sous forme de mannequin achève de brûler sur la place où la foule lui fait de bruyants adieux. Tard dans la soirée les couples tournent inlassablement dans les bals improvisés dans chaque café.

La Guerre est finie, nous laissant d'impérissables souvenirs, et si j'ai consigné mes mémoires en ces quelques feuillets, c'est afin de faire revivre dans la pensée de mes enfants, cette tragédie dont ils furent tour à tour témoins ou héros malgré leur extrême jeunesse, qu'ils se souviennent que toujours leur famille garda sa foi et son patriotisme. Que l'âme de notre inoubliable ami TOURNET qui a enfin retrouvé la paix dans une patrie plus parfaite et plus pacifique ne m'en veuille pas d'emprunter les quelques lignes qui suivent, à sa dernière lettre qu'il écrivait à sa femme du camp où il croyait mourir, alors qu'il voyait notre France aussi meurtrie en but à de nouvelles souffrances nécessaires à sa complète délivrance.

La France a besoin de fils vaillants, j'espère que mes fils le seront et feront leur devoir. Ma fille doit procurer à cette France chérie d'autres fils pour la relever. Adieu !

©HistolepuiX.fr



Monsieur l'Abbé Auguste COLEZ
Vice-Doyen
Curé de Lepuix-Gy pendant 37 ans
décédé le 27 Septembre 1962 dans sa 79^e année

Retranscrit du document original

par JM PETIZON

mars 2018